

TEMPERATURE

Da 13 janvier 1905.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Le Jour de l'An en famille. Tapin. Nouvelle Année, poésies. Comment César Branchu devint son grand-père. Portrait de famille. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc.

La révision du tarif douanier.

Le président Roosevelt parait décidé à tenir les promesses qu'il a faites au peuple, tant au moins sur deux points : la révision du tarif douanier et la construction gouvernementale des chemins de fer.

Le fait est assez rare chez les hommes politiques pour qu'on signale l'attitude que prend aujourd'hui le chef exécutif des Etats-Unis. En dépit de l'opposition qu'il rencontre chez quelques-uns des plus anciens et des plus influents membres de son parti, M. Roosevelt a dit plus d'une fois qu'il n'est pas déterminé à jamais à convoquer le Congrès en séance extraordinaire pour corriger les erreurs que contient le tarif Dingley et en faire disparaître les traits les plus onéreux.

Déjà quelques-uns des plus puissants adversaires de la révision, comme le sénateur Allison par exemple, commencent à comprendre que l'opposition sera inutile. Ils ne tardent pas à se ranger de l'avis du président Roosevelt d'accord avec le peuple américain.

La révision du tarif douanier est donc devenue une certitude; elle ne se réalisera qu'à l'automne prochain, mais ce n'est qu'un délai sans importance.

La législation relative aux chemins de fer sera probablement adoptée au cours de la session actuelle du Congrès, et bientôt, conséquemment, disparaîtront ces abus criants contre lesquels on réclame aux quatre coins de l'Union.

Des pouvoirs suffisants pour l'exécution d'un contrôle efficace sur les compagnies de chemins de fer seront demandés au gouver-



Vice-Amiral MELCHIOR.

Au ministère de la marine en France.

Il est si que dans la prochaine promotion, au titre de la marine, le vice-amiral Gourdon, commandant en chef de l'école de la Méditerranée, et le vice-amiral Touchard, commandant en chef, préfet du ler arrondissement maritime à Cherbourg, seront élevés à la dignité de grand officier.

Les officiers dont les noms suivent recevront la croix de commandeur : Le vice-amiral Melchior, commandant en chef préfet de la division de la Méditerranée; le contre-amiral Jarrigalberry, commandant la division de réserve de la Méditerranée; le contre-amiral Bouvier, le capitaine de vaisseau Davis, attaché naval à l'ambassade de France à Rome; le directeur du génie maritime Albarot; le commandant en chef de première classe Salate Claire-Doyille.

LE SÉRUM CONTRE LE CANCER.

Les parents de plusieurs personnes atteintes de cancers inopérables se sont adressés à moi pour me demander s'ils pouvaient essayer leurs malades chez M. Doyon. Après avoir bien réfléchi à l'ensemble des faits que j'avais pu recueillir au cours de mes recherches, j'ai considéré comme mon devoir de conseiller à ces malades de se faire soigner par le traitement de Doyon. Car, au cours de mes visites, j'ai eu l'impression que sans guérir le cancer, on traitait "américainement" beaucoup les malades.

Mettez donc bien les points sur les "i". Le sérum de Doyon, à en croire M. Metchaïkoff, un peu arbitraire dans la question, "améliore" les malades, mais il ne les guérit pas. C'est aussi l'opinion de quelques chirurgiens étrangers très honorablement connus qui, lors du récent congrès de chirurgie, ont visité la clinique de M. Doyon et examiné les cancéreux qui y étaient traités par le sérum. Aux assés ils ont eu l'impression qu'il y avait certainement quelque chose d'important dans le traitement de Doyon. Et l'un d'eux n'a pas hésité à emporter une provision de sérum pour l'essayer chez les cancéreux de son pays.

PERILS D'HIVER.

Je vous ai dit que l'oxyde de carbone est un des ennemis invisibles les plus redoutables que les "progrès de la civilisation" aient installés à notre foyer et que, pendant la saison froide, la nuit comme le jour, la nuit surtout, nous vivons sous la menace constante d'une intoxication par l'oxyde de carbone. C'est que tout foyer de combustion dégage de l'oxyde de carbone, peu ou en grand, mais il en dégage. Il y a de l'oxyde de carbone même dans la fumée d'une cigarette, au point que le docteur Pommeroy n'a pas craint d'attribuer "l'assomoir des fumées de cigarettes" à ces traces infinitésimales d'oxyde de carbone incessamment introduites dans le sang. Il ne faut pas oublier que le globe sanguin est extrêmement avide de ce gaz toxique, qu'il l'absorbe aussitôt, dès que l'inspiration pulmonaire l'amène à son contact, et que tout globe avide est un globe paralysé, un globe mort.

S'il n'y avait que la cigarette pour nous intoxiquer, le mal ne serait pas bien grand. Mais il y a le poêle plus ou moins mobile, il y a le calorifère, il y a les cheminées qui commencent. Du mois de novembre au mois de mars, les jours sont remplis d'histoires de gens empoisonnés par les "émissions d'un poêle", et trouvés à demi ou tout à fait morts dans leur lit. Ceci est l'empoisonnement aigu, brutal, et souvent fatal. Mais il existe un autre mode d'intoxication, celui-ci lent, sournois, progressif d'un ménage habituel de malades de l'oxyde de carbone à l'air que nous respirons. Cet empoisonnement chronique détermine seulement des maux vagues, imprécis, des troubles qu'on ne s'explique pas ou qu'on rapporte volontiers à l'anémie, au surmenage, à la neurasthénie. Combien de vertiges, d'étourdissements, de maux de tête, d'insomnies, de lassitudes inexplicables, de fatigues, dites nerveuses, sont le fait d'un poêle qui tire mal ou d'un calorifère qui ne fonctionne pas bien!

D'autant que le public ne croit pas et ne veut pas croire au danger et le poêle est si commode! Et puis, il est si commode de se plaindre, de se convaincre un propriétaire que, si vous avez mal à la tête, c'est que son calorifère vous empoisonne "à petit feu". C'est bien mal connaître cet homme que de croire que, pour si peu, il va faire démonter son appareil : vérifier les tuyaux. Il faudrait des expertises, des enquêtes, des contre-enquêtes, des procès pour obtenir une réparation. A moins que vous n'ayez la chance d'être assisté par le premier jour de votre installation, ce qui abrège évidemment les préliminaires.

C'est ce qui arriva, il y a quelques années, au docteur E... Il couchait par la seconde fois dans son appartement "fraîchement décoré", quand, vers deux heures du matin, sa femme, réveillée par les gémissements de sa fillette indisposée, se leva pour courir au lit de l'enfant. Quand elle revint dans sa chambre, elle trouva son mari étendu

par terre, sans connaissance. En même temps, les deux autres enfants, éveillés par le bruit, étaient pris de vertiges et de vomissements. Mme E... elle même, courant d'une chambre à l'autre, se sentait très étonnée, ne pouvait que difficilement se tenir sur ses jambes et avait des nausées sans romissements. Le médecin appelé diagnostiqua un empoisonnement par l'oxyde de carbone. Toute la famille E... fut très malade pendant plusieurs jours.

D'où venait l'oxyde de carbone? La maison était chauffée par un calorifère à air. Le constructeur assura que son appareil n'était pour rien dans les accidents observés et qu'il n'y avait aucune communication entre le foyer de chauffe et l'air distribué aux bouches de chauffage. C'est vrai, en effet, et, théoriquement, il en est de même dans tous les appareils de ce genre, constitués par un foyer clos, chauffant une chambre dont l'air se dégage par les tuyaux de distribution. Mais, en fait, on n'est jamais sûr que dans la maçonnerie de ce foyer il ne se produise pas des craquelures, des fentes, des fissures, par où l'oxyde de carbone se mêle à l'air de la chambre pour se répandre ensuite à tous les étages. Dans le cas particulier du docteur E... il y avait autre chose. Le tuyau spécial qui conduisait au dehors les produits de combustion du foyer traversait le cadre du cabinet de docteur, et les fissures s'étaient faites, soit dans son trajet sous les parquets, soit dans les murs, soit dans la cheminée même du cabinet. On établit un tuyau extérieur à la maison et les locataires parurent dès lors dormir tranquilles.

Je ne dirai rien des poêles mobiles ou immobiles et autres appareils à combustion lente. Par définition, ce sont des producteurs constants d'oxyde de carbone, puisque l'oxyde de carbone est le produit nécessaire de toute combustion lente. On a dit d'eux tout le mal qu'on en pouvait dire, et, s'ils contiennent à fournir à la coupe au rapport de faits divers, ce n'est pas faute que le public ait été averti de leurs dangers.

Ce qu'il y a de terrible dans cette invention diabolique, c'est qu'elle ne se contente pas d'intoxiquer ceux qui mettent leur foi dans les vertus économiques de ce mode de chauffage; elle est encore une menace de tous les instants pour les voisins. Vous avez beau avoir la sainte horreur des poêles et ne vous chauffer qu'au feu de bois, vous n'êtes pas moins à la merci des locataires de l'étage au-dessus ou de l'étage au-dessous, s'ils préfèrent le chauffage par combustion lente et continue.

C'est ici qu'intervient cette solidarité forcée qu'on dépit des règlements les architectes contiennent à imposer à tous les habitants d'une même maison par l'intermédiaire des communications intercommunales établies entre les cheminées. Il existe bien en effet, un arrêté de préfet de police interdisant aux architectes de faire communiquer entre elles les cheminées. Mais on sait que les arrêtés sont faits pour être "lavés" quelques fois, jamais pour être exécutés.

Et alors veld ce qui se passe. Vous ne faites pas de feu dans votre cheminée, mais votre voisin a son poêle allumé. Par la grâce de messieurs les architectes, les deux cheminées communiquent. La votre n'étant pas chauffée attire l'air chaud du

voisin et comme dans une cheminée non chauffée les gaz tendent à descendre et non à monter, il s'établit un tirage en sens inverse qui rabat dans votre chambre les produits de combustion de votre voisin. Si vous ne vous réveillez pas à temps, vous risquez de passer un mauvais quart d'heure.

Les visiteurs ont été assez nombreux hier aux deux croiseurs français, le Duplex et le Juren de la Gravière, et il y aura foule dimanche si le temps se maintient au beau.

Plusieurs officiers, en civil, ont profité du beau temps pour se promener dans la ville, et un peu partout on rencontrait des matelots jouissant gaiement d'une permission.

Le banquet qui sera donné le 22 courant au l'honneur des officiers des deux navires de guerre français promet de faire époque dans les annales de la colonie française de notre ville, à en juger par l'activité que déploient les organisateurs.

La musique du Duplex exécutera plusieurs morceaux durant ce banquet, qui sera suivi d'une représentation de gala à l'Opéra Français.

THEATRE DE L'OPERA FRANÇAIS.

Ce soir le théâtre de l'Opéra Français jouera "Francillon", une des plus remarquables comédies d'Alexandre Dumas Fils, avec la distribution suivante : Le Marquis de Riverolles, M. Perrin; Lucien de Riverolles, M. Bréant; Stanislas de Gandredon, M. Charay; Henri de Symeux, M. Cossé; Jean de Carillac, M. Maury; Finguet, M. Béranget; Célestine, M. Desplas; Un domestique, M. Chalais; Francine de Riverolles, M. Armand; Thérèse Smith, Mme d'Hamy; Annette de Riverolles, Mme Gontard; Elise, Mme Desgrigny.

La comédie, le chant, la danse, l'aérobatic, les animaux dressés et le vitagraph font du programme de l'Orpheum un des plus intéressants depuis le commencement de la saison, et la salle est toujours pleine.

Pour rire de bon cœur et passer une soirée agréable il suffit d'aller au Crescent entendre "Hoity Toity". Ceux qui sont de cette opinion sont nombreux car la salle est toujours foulée.

"The Ho'y City" triomphe à la fin de la semaine au Greenwall, après un succès considérable au commencement. Dimanche en matinée première, à la Nouvelle-Orléans, de "Robert Emmet" ou "The Days of 1803".

Les artistes de la troupe Olympica font fureur dans "The Girl from Paris" au Lyrique. A la matinée d'aujourd'hui des photographies-souvenirs de Carl Haydn seront distribuées.

Les dévaliseurs de coffres-forts.

Teledo, O., 13 janvier.—Des voleurs ont fait sauter le coffre fort qui se trouvait dans le bureau du trésorier du comté de Wauseon, et ont enlevé une somme de 5,000 dollars. Le trésorier avait déposé le jour précédent une somme de 200,000 dans les banques de la ville.

Attaque rasée repoussée.

Tokio, 13 janvier.—L'état-major impérial a reçu aujourd'hui du quartier général de l'armée japonaise dans la péninsule de Liao-Tung, le rapport suivant : "Un corps de cavalerie russe, appartenant selon toutes probabilités à la brigade du général Miskchenko, a surpris ces jours derniers le poste japonais de Niuchintun, au nord de Yinkow. "Après un combat acharné les Russes furent repoussés, abandonnant 80 morts sur le champ de bataille.

A Shanghai.

Shanghai, 13 janvier.—La cour martiale qui s'est réunie aujourd'hui au consulat russe de Shanghai a condamné deux marins du croiseur russe "Askold", à 4 ans d'emprisonnement et à la perte de leurs droits civiques. Ce deux marins sont condamnés pour avoir, le 15 décembre dernier, tué un habitant chinois de Shanghai.

Les grèves en Allemagne.

Berlin, 13 janvier.—On rapporte quelques désordres dans les districts miniers où sévit la grève. Quinze cents grévistes se sont rassemblés aujourd'hui près de Oberhausen et ont fait une tentative pour empêcher les ouvriers non-grévistes de se rendre au travail.

L'escadre américaine au Pérou.

Lima, Pérou, 13 janvier.—Le contre-amiral Goodrich, commandant l'escadre américaine du Pacifique qui se trouve maintenant au Callao, a donné aujourd'hui une fête magnifique à bord du navire-amiral "Chicago". Plusieurs centaines d'invitations avaient été lancées. Le discours prononcé hier soir par l'amiral Goodrich, pendant le banquet offert au palais par le président Pardo, a été vivement applaudi.

Invitation au Président Roosevelt.

Washington, 13 janvier.—Une délégation des principales maisons de commerce de Dallas, Texas, a été présentée aujourd'hui au président Roosevelt par le colonel W. G. Sterrett. Les délégués ont invité cordialement le président à visiter Dallas lorsqu'il se rendra à San Antonio où il a l'intention d'assister à la réunion des Rough Riders. Le président n'a pas donné aux délégués une réponse définitive, mais il a promis qu'il prendrait l'invitation en considération.

Mort de Mme Harriet Baldwin.

New York, 13 janvier.—Mme Harriet Clark O'Leary Baldwin, une arrière petite fille de Miles Standish, est morte aujourd'hui à Brooklyn à l'âge de 61 ans.

Feuilleton DE LA DELAISSEE GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Maldague. TROISIÈME PARTIE. Le Pavillon de Chasse. IV. Note. En ce moment, la vaste cour s'éclaircissant devant la façade était

complètement déserte. Il fallait un double coup de cloche de la loge, pour qu'un domestique parût en haut du large porche. La garde-chasse laissant la carriole à la grille, sans attacher Bibi qui se bousculait pas, suivit Germaine. Celle-ci ne perdit point son temps à donner son bon ou de maquette et à attendre. —Madame Gausseur, demanda-t-elle, est-elle sous la véranda ou dans le parc ? —Dans le parc, répondit celui-ci. —Dans la grande allée de hêtres ? —Peut-être bien, à moins que l'on ne soit encore tout au bout dans la clairière, où l'on fait jouer mademoiselle Odette au foot-ball. —Je vais par là. La jeune femme s'engagea dans l'allée, où une première fois, elle trouvait madame Gausseur. Béchet avait toujours. Et tous deux allaient, en silence, ne pensant plus à échanger une impression. Personne, d'un bout à l'autre de l'allée de vieux arbres. Mais à mesure qu'on approchait de cet endroit qu'indiquait le valet, des écarts de voix, des cris d'enfant, arrivaient plus distincts aux oreilles. La jeune femme et son compagnon, en débouquant sur la clairière, aperçurent un groupe de quatre personnes, deux messieurs une dame et un enfant, évoluant dans une partie de football, qui semblait battre son plein. Il n'y avait qu'à s'avancer. Ce fut ce qu'ils firent. Personne ne semblait les apercevoir, ou du moins se soucier de leur présence. Ce fut Odette, qui en allant ramasser le projectile lancé de leur côté, reconnut madame Gaullain. —Oh ! la maman de Jacquot ! Et bébé, comment va-t-il madame ? —Oh est-il donc !... —Vous ne l'avez pas amené ? Madame Gaullain ne répondit même pas. Elle marchait droit à Madame Gausseur, de laquelle se rapprochaient son mari, l'un des joueurs, et l'autre : Gérard Leferrier. Odette revenait avec elle vers eux, questionnant toujours et s'obstinant pas plus de réponse. Lorsque Germaine s'arrêta, le groupe s'était rassemblé. Elle regarda spécialement l'expropriétaire de Saint-Crépin, son ancien "parrain". —Je viens vous apprendre une nouvelle, Marcel Guétral vit ! Celui-ci répondit point ayant seulement une leur plus étrange, dans ses yeux, où, à l'instant, brillait maintenant une flamme.

—Marcel Guétral vit ! répéta Madame Gausseur, stupéfaite. —Ce n'est pas possible, fit son mari, n'a-t-on pas retrouvé ses vêtements au bord... —L'enfant n'est pas mort, interrompit la vieillesse, mais très malade, à l'hôpital d'Épernay. —A l'hôpital d'Épernay ? répéta encore la châtelaine de la Hétraie. Et Béchet qui n'avait pas jusque-là, articulé une syllabe : —Oui, le petit malheureux, a fait tout ce trajet de Belle-Ile ici, ou ne sait comment. —Une laitière, dont la voiture a manqué l'écraier, l'a trouvé au milieu de la route, et l'a conduit à Épernay. —Marcel à Épernay ?... Mon petit Marcel ! que je suis contente ! Et la fillette battait des mains, riant, heureuse, le visage irradié. Puis, avant que personne eût pu reprendre la conversation : —Alors on ne l'a pas remis en prison !... Les gendarmes ne l'ont pas rattrapé, mon petit Marcel. Le visage de l'enfant, se faisait brusquement craintif, ses yeux s'abaissaient. Et chacun de s'interroger du regard, avec une surprise pareille. Germaine serait que l'on avait caché à la petite toute la vérité. Ne croyait-elle pas ses compagnon, retourné en Amérique

avec sa mère. Aussi fit ce Béchet qui répondit : —Non Mademoiselle, on n'a pas remis Marcel en prison, et on ne l'y remettra plus. —On ne l'y remettra plus ! Vous êtes sûr, bien sûr ? —Demandez à vos parents... demandez à tout le monde qui est là. —Papa, maman... bon ami Leferrier c'est vrai... vrai... on ne remettra plus Marcel en prison ! —Non ! Cette syllabe sortit de chacune des bouches dont Odette attendait une réponse. Elle redit sur un ton d'interrogation en s'adressant surtout à celle-ci : —Maman, bien vrai ? —Je te l'affirme, ma chérie... Mais comment sais-tu ? Le petit cœur d'Odette Gausseur se gonfla, éclata. La joie opérait sur elle, comme si elle eût été une grande personne, un effet contraire à celui qu'elle demandait d'abord. Ce fut avec des sanglots convulsifs qu'elle se jeta dans les bras maternels. —Alors... alors... je peux... bien dire... puisqu'on ne le remettra plus... en prison... —Je l'ai... je l'ai... va... à Québec... Il courait sur la plage. Il a manqué de me faire tomber... —Il m'a embrassé... il m'a

dit... il m'a dit... C'était trop. Elle ne pouvait plus. Les sanglots se changeaient en hoquets les larmes énormes inondaient les joues roses. Quelqu'un l'enleva des bras de sa mère, l'emporta, la serrant dans les siens. Odette maintenant disait : —Je veux voir Marcel, mon petit Marcel... Je veux qu'on me le rende ! Et M. Leferrier, s'écartant du groupe, la pressant contre sa poitrine, se penchant sur ses cheveux dorés : —Ta le verras, on te le rendra... je te promets qu'on te le rendra ! Chacun restait muet, touché à différents degrés. La mère, si elle eût parlé, eût éclaté aussitôt en larmes. Le père se moucha coup sur coup, puis, gêné de sentir ses yeux le piquer, fit sur un ton de fausse colère. —Qui est-ce qui a en la bêtise de parler devant cette enfant ? Et sa femme, d'une voix étranglée par son émotion maternelle : —Personne ! —Tu vois bien que le hasard l'a placée à Québec sur le chemin de Marcel qui fuyait. —Il a dû lui faire promettre de ne rien dire... Elle n'a rien dit. —Je m'explique maintenant ses cauchemars... Il lui a fallu une vraie force de caractère, à

la pauvre chérie. —Je te crois !... Il n'y a pas, elle tient de moi, cette enfant ! M. Gausseur tout aussitôt, s'approchant de Leferrier, la fillette calmée : —Mon cher, vous allez pouvoir faire ce que vous voudrez... et j'espère que vous vous porterez bien à présent. —M. Leferrier se lui répondit point. Il alla à cette qu'un an auparavant il appelait encore "Des braves". —Madame, je vais immédiatement m'occuper de l'enfant, de même que j'avais l'intention de m'occuper de la mère. —"Vous-les-vous bien, en cette circonstance, être avec moi ? —"Vous-les-vous bien m'aider, comme m'aideront mes amis Gausseur, dans l'œuvre de réparation que je vais essayer d'entreprendre. —"Vous avez connu... la mère; promptement, vous étiez devenue des amies, sera-ce vous qui vous chargerez d'aller le voir ? —"Son état s'est, paraît-il de beaucoup modifié; elle n'a plus de grandes crises. —"On pense qu'une émotion raviverait sa mémoire, c'est-à-dire, en ramenant les tristes souvenirs, pourrait lui être favorable, si cette émotion par elle-même est heureuse. —"Avec votre instinct, votre tact de femme, vous mènerez la

DEPECHEES Télégraphiques FAUX BRUITS. Londres, 13 janvier.—Le rapport annonçait que le roi Édouard et la reine Alexandra visiteraient le Canada dans le courant de l'été prochain, ne reposent sur aucune fondation.